

fait des grossièretés sans nom à des artistes de talent et qui ont importé de " beaux-petits tableaux " qu'ils ont payés dix fois leur valeur. Cela donne une très haute opinion du goût artistique canadien. Cependant c'est une consolation de penser qu'à côté de ces ignorants il y a un certain nombre de personnes qui cherchent à faire ressortir le plus possible le talent des artistes canadiens.

Je ne blâme pas ceux qui importent des tableaux signés par Meissonnier, Jules Breton, Corot ou tout autre grand maître; mais ceux-là mêmes peuvent se faire jouer et recevoir une copie sans valeur pour un original de grand prix. Il y a en France et en Angleterre un grand nombre de marchands qui font ce commerce et les acheteurs doivent bien faire attention à l'authenticité de la signature de l'artiste.

LUCIEN DE RIVEROLLES.

### UNE GÉANTE DE QUATORZE ANS.

JELISAWETTA LYSSKA.

Il y avait, l'autre jour, grand brouhaha, vers neuf heures, à la gare du Nord, à Paris.

Plus de trois cents personnes contemplaient avec curiosité une femme haute de deux mètres vingt-cinq, accompagnée de trois messieurs de taille au-dessus de la moyenne qui lui arrivaient jusqu'à la ceinture.

Arrivée par le train de trois heures cinquante-cinq de Calais, elle est restée, jusqu'à neuf heures, couchée dans la salle d'attente des premières, sous la protection d'un gardien de la paix, qui empêchait les curieux d'approcher de trop près la jeune géante.

A huit heures du soir, j'étais admis à pénétrer auprès de Mlle Jelisawetta Lysska.

La géante est assise dans un coin, sur un canapé. Elle me tend la main — quelle main ! — avec un geste aimable.

Sa figure est large et proportionnée à la taille, la bouche est grande, les oreilles moyennes, les dents petites, les yeux petits et vifs; l'ensemble enfin n'a rien de déplaisant. La voix est traînarde. Son oncle, qui l'accompagne, m'apprend qu'elle a beaucoup souffert de la traversée de Douvres à Calais.

Un interprète se met à notre disposition, et la jeune fille donne quelques renseignements sur elle-même.

— Je suis née le 4 septembre 1879, dans le gouvernement de Charkow, dans le village de Krassnokutsk. Mon père, Philippe Gawrilow Lysska, est mort; quant à ma mère, elle m'a accompagnée dans mes voyages, mais n'a pu me suivre dans cette dernière tournée.

— Vous venez d'Angleterre ?

— Oui, je me suis montrée, pendant quinze jours, au *Royal Aquarium*; mais, en raison de la difficulté que j'avais à supporter le climat de Londres, mon oncle a résilié mon traité et m'emmène à Nice où, pendant deux mois, je compte séjourner pour rétablir ma santé.

A ce moment Jelisawetta se lève.

Elle est habillée en petite fille, très modestement, du reste; les mains sont larges, d'une largeur effrayante; les pieds, d'une longueur et d'une largeur démesurées; la taille est épaisse; la tête, d'où les cheveux bruns tombent sur les épaules, touche le plafond !

Elle a deux mètres vingt-cinq de taille, et quatorze ans à peine! — La jeune fille sourit de mon étonnement et me dit:

— Vous ne m'avez donc pas encore vue à Paris ?

J'étais ici à l'exposition universelle, en 1889, mais alors je n'avais qu'un mètre quatre-vingt-quinze.

La géante, qui lit, parle et écrit couramment le russe, est accompagnée de son oncle, qui est un *impresario*, un type de Cosaque; de son frère, qui a vingt ans et qui est de taille moyenne, et d'un interprète.

Ce dernier m'apprend que tous les Russes connaissent la jeune Lysska. Ses parents étaient de modestes agriculteurs, dont la stature n'avait rien d'anormal. Son père est mort à l'âge de quarante ans. Il mesurait un mètre soixante-cinq. Quant à sa mère, elle ne se distingue en rien des autres femmes. Jelisawetta est la cinquième de sept enfants, dont les derniers ont une grandeur normale.

Jusqu'à l'âge de trois ans, Jelisawetta ne présentait elle-même rien d'anormal dans la croissance; ce n'est qu'à partir de cet âge qu'elle prit des proportions inusitées.

A l'âge de huit ans, elle avait déjà un mètre cinquante; à dix ans, un mètre quatre-vingt, et aujourd'hui elle a deux mètres vingt-cinq et pèse plus de trois cents livres.

Un grand nombre de sommités médicales ont constaté l'étrangeté de cette croissance.

Le célèbre professeur Vivchow, de Berlin, lui a prédit qu'elle grandirait encore d'un mètre jusqu'à l'âge de vingt ans. A cette époque, elle aurait, par conséquent trois mètres vingt-cinq.

La géante part pour Nice. Elle compte revenir prochainement se montrer aux Parisiens.

### L'ÉLECTRICITÉ ET LE PATINAGE DES LOCOMOTIVES.

Quand le rail est ou très sec ou très mouillé, la locomotive se griffe sur lui sans hésitation, au démarrage; mais, entre ces deux extrêmes, il y a une foule d'états d'âme des rails qui font que les roues tournent sans avancer, comme de petites folles, pendant que la locomotive souffle et rugit et que le mécanicien blasphème. Il faut alors se démener, jeter du sable sur les rails; quelquefois on reste en panne lamentablement.

C'est encore l'électricité qui nous tirera de ce mauvais pas. On a fait récemment d'intéressants essais à ce sujet aux États-Unis et les expériences se poursuivent. Il s'agit tout simplement d'isoler électriquement les rails du sol sur les pentes, dans les tunnels, aux abords des stations, partout où l'expérience prouve que la locomotive patine au moindre caprice de la météorologie.

Cela fait, on place sur la locomotive, à poste fixe, une petite machine dynamo-électrique qui est sous la main du mécanicien. Dès qu'il se sent menacé de patinage, il lance un courant dans les roues, lesquelles s'aimantent, se collent aux rails, et voilà le train reparti avec une vigueur nouvelle: il suffirait, à la rigueur, de développer un courant assez fort pour rester irrémédiablement collé sur place, mais on se tient bien au-dessous de cette fâcheuse extrémité.

Ce procédé n'a rien de chimérique: il faut s'attendre à le voir entrer prochainement dans la pratique. Il est déjà, en quelque sorte, pratiqué, en France même, sur les rivières et les canaux, par M. de Bovet, qui l'a appliqué au touage. Au lieu de mettre sur les bateaux un triple treuil sur lequel s'enroule la chaîne en vue d'accumuler les frottements, M. de Bovet la fait passer sur une poulie unique, dont elle n'embrasse qu'une demi-circonférence et qui est, par le fait, un électro-aimant.